

Patrick Laupin est né en 1950:

Il collabore régulièrement à la revue Actuels

Ouvrages publiés

D'ailleurs et de partout (Ed. de l'Ollave - 1975)

Le jour l'aurore (Ed. Morari - Actuels - 1980)

Ces moments qui n'en deviennent qu'un (Ed. Ubacs - 1985)

Patrick LAUPIN

Lecture

Mercredi 24 avril 1985

à 19 h 15

dans l'auditorium du musée

Entrée libre

BULLETIN A. R. C. POÉSIE

PRÉSENTÉ PAR EMMANUEL HOCQUARD

au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris  
11, avenue du Président Wilson - 75116 Paris

*huitième année*

N° 146

Patrick LAUPIN

FRAGMENTS

Retenant ces signes blanchis, étales, à la surface du papier, presque dessinés sous la page, demeure un irrésomable jamais tout-à-fait phrase, une oppression du présent que l'on sait ne jamais pouvoir quitter. Pourtant écrire appelle à continuer comme si au sein même de l'attente la carence impartie aux langues se purifiait, d'essence nue et délibérément humaine. Comme si devait s'inscrire le motif du temps et la teneur même de ce langage dénué d'accès, songe intact de la durée. Le trait lié, l'acuité de son vide rendue par le motif intrinsèque (l'inscape). Lacune tous les jours semblable aux oiseaux dans la lenteur hâtive de leurs cercles. Cet état qui est rien, une fatigue sans espèce, une indistinction de l'univers et de la phrase sur une seule portée du temps (souffrant bien des jours d'une trop claire fusion des fragments). Inanité blanche, fond mutique, errant, isolé en aucun livre

Ne connaît pas ce dont dispose la suite (de quoi dispose la clarté). D'une limite, de ce mur de clarté rencontré trace cette sinueuse, opaque, jamais dite. Le vent laisse fléchi sur les lèvres cet étrange, mouvant, lacis d'air sombre, poussière minérale, divine presque

Le Soleil décline, soudain, frappe cette nudité

Que serait le retour de ce silence doré. Qu'est ce passé sans limite. Marchant hier, traversant la ville dans son sens le plus escarpé, les escaliers de pierre, les branches de cytise sur la rembarde, plus bas la courbe lumineuse du fleuve, je songeai au pauvre Holderlin, à ce fardeau nécessaire, au poids de bûche que lui était devenue la lumière. Ce désir de ramasser et de condenser dans une durée brève, claire, la nécessité des fragments. Qui pourrait le dire ? "Condenser et réunir en un ce qui chez l'homme est fragment et énigme et terrible hasard". Beaucoup moins récit que la forme même du moment vécue comme sentier brisé, ligne d'éternité. Ce défaut de ne savoir où aller. Ce tournant tellement séparé du temps et pourtant vivant uniquement, exclusivement, du temps. Telle est l'énigme. "Jaillissement pur". "Le chant lui-même à peine dévoilé"

Terre dure, branches basses, fuite pareille au tournoiement

Reviennent lueurs et fragments. On ne tombe pas, les temps alternent

A l'infini comme une vie. Havre blanchi par la paix des feuillages. Dans la ligne vague, la clarté de roc, absoute, le ciel infus

C'est d'une autre blancheur que le retrait s'illumine. L'accident est infime. D'un mur à l'autre le temps poudroie. Ravive le jeu de la lumière faible, paumes ouvertes, le don, le coeur, l'octroi.

Je voyais la mesure juste de la lumière  
les divers ciels  
les bergers d'asile

Matin porté par la rumeur vide d'un amour presque inexistant)  
Enveloppant de sa creuse blancheur un rien

La joue contre le pli sombre du rideau, touchant à peine la fenêtre. Regarder la terrasse où le soleil gagne - encore blanc, couleur de pierre - fondu à l'in vraisemblable mutation des formes du bas. Bleu des collines tramé d'opaque le plus ténu, scintille de vagues matinales.

Rien que le rayonnement de cette accalmie

Là-bas, dans ce Sud ou bien cet Ouest, je vois au long d'un jour, tombé, dur à paraître, le langage sans terme, souffle qui brûle dans l'air blanc, les ronciers sauvages, les fougères. Je ne vois plus rien que le tournoiement vide des bras délaissés, la panique des mots qui ne rapprochent pas

Ce non opposé à la fin. Tout ce langage farouche d'atteindre

Et la lumière froide frappe d'emportement la pensée seule de ce qui est encore à naître. Sous ce ciel de peur insciente, lisières et terrasses durcies jusqu'au ciel. Poussière très seule des années. Vert arasé des collines que des lignes de terre touchent. Au dedans des reflets une immobilité ténue, insulaire, hésite. L'avancée des tuiles sous les arbres et le battant des volets entrouvert. Matin d'eau claire à la fenêtre. Laisse-moi poursuivre (même si cette folie). Qu'importe que le temps. Qu'importe que le jour. Pèse sur nous la solitaire chambre. Et d'une adoration, d'un amour qui n'aura jamais dit son nom, en vain, presque inutile. Et le froid (dehors) sans contour, sa trace nue d'une lisière. Invocante, douce. De mi-voix. Faiblement sur les lèvres. "Les deux mains jointes". "Ne laisse pas le jour s'éteindre"